

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

9 septembre – 31 décembre | 44^e édition



DOSSIER DE PRESSE AHMED EL ATTAR

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com

AHMED EL ATTAR

The Last Super

Texte et mise en scène, **Ahmed El Attar**

Avec Mahmoud El Haddad, Mohamed Hatem, Marwa Tharwat, Boutros Boutros-Ghali, Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner, Nanda Mohammad, Mona Soliman, Ahmed Farag, Mona Farag, Sayed Ragab

Musique, Hassan Khan

Décor et costumes, Hussein Baydoun

Lumière, Charlie Åström

Réalisation sonore, Hussein Sami

Traduction française, Menha El Batraoui et Charlotte Clary

T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

Lundi 9 au dimanche 15 novembre

Lundi, vendredi, samedi 20h30

Mardi, jeudi 19h30, dimanche 15h, relâche mercredi

13€ à 24€ // Abonnement 10€ et 12€

L'APOSTROPHE / THÉÂTRE DES LOUVRAIS-PONTOISE

Mardi 17 novembre 20h30

8€ à 19€ // Abonnement 5€ à 14€

Durée : 1h

Spectacle en arabe surtitré en français

Production Orient Productions et The Temple Independent Theatre Compagny // Coproduction Tamasi Collective // Coréalisation T2G – Théâtre de Gennevilliers ; L'apostrophe Scène nationale de Cergy Pontoise et du Val d'Oise ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien du Studio Emad Eddin Foundation et Swedish International Development Cooperation Agency (SIDA) // Avec le soutien de l'ONDA // Spectacle créé en novembre 2014 au Caire



Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Carole Willemot

01 53 45 17 13

T2G - Théâtre de Gennevilliers

Philippe Boulet

06 82 28 00 47

L'apostrophe / Cergy Pontoise

Arnaud Vasseur

01 34 20 14 37

Une famille bourgeoise cairote est rassemblée autour d'un dîner familial. Il y a le père qui fume son cigare, la mère qui brille par son absence, le fils et sa femme, leurs enfants, la fille et son mari, le général, ami intime de la famille, et les trois domestiques. Comme dans une pièce de Tchekhov, ils parlent de tout et de rien, s'échauffent brusquement, se disputent puis se calment, s'ennuient et tuent le temps. À travers leurs conversations, c'est la vacuité profonde de l'élite économique de son pays que veut décrire l'auteur et metteur en scène Ahmed El Attar. Autrefois cultivée, maintenant repliée sur elle-même et incapable de penser l'intérêt commun, cette classe dominante apparaît comme futile, autoritaire, cupide et méprisante, avide de domination et soucieuse d'empêcher tout changement. *The Last Supper* dépeint une société qui ne parvient pas à tuer la figure archétypale du père, représentée par les présidents égyptiens – de Moubarak à al-Sissi.

Alors que dans sa performance *De l'importance d'être un arabe*, Ahmed El Attar parlait de la révolution et de l'actualité égyptienne en puisant dans des documents personnels – en l'occurrence, ses propres conversations téléphoniques qu'il enregistre –, *The Last Supper* marque son retour à l'écriture d'un texte théâtral, nourri par la cohésion organique de ses onze comédiens. Avec ce récit familial et intime, c'est la structure même de la société égyptienne que vise Ahmed El Attar ; une société de classes, marquée par l'hégémonie despotique des pères et la domination silencieuse d'un peuple plongé dans la misère.

ENTRETIEN

AHMED EL ATTAR

Vous êtes le directeur de “The Temple Independent Theatre Company”. Quelle est l’histoire de votre compagnie ?

Ahmed El Attar : J’ai fondé ma compagnie à la fin de mes études à l’Université américaine du Caire, au début des années 1990. Tout le mouvement indépendant et alternatif est né en Égypte à la fin des années 1980, alors que le secteur du théâtre privé était en plein déclin. En Égypte, il y avait une tradition du théâtre privé très forte et très influente, qui attirait de riches touristes venus de tout le monde arabe, qui payaient leur ticket 300 \$ pour aller voir un spectacle où il y avait telle ou telle star. Après l’âge d’or des années 1960 et 1970, le théâtre égyptien a connu une crise touchant à la fois les structures privées et les théâtres financés par l’Etat, tous deux désertés du public. Le mouvement indépendant est donc issu de ce moment de changement, où les pressions énormes politiques et économiques ont pesé sur le théâtre privé et ont remis en cause son fonctionnement. Des compagnies de théâtre, des artistes, des institutions ont émergé à cette époque.

Dans The Last Supper, vous mettez en scène une famille bourgeoise. Qu’est-ce qui vous intéresse dans cette classe sociale ?

Ahmed El Attar : Je crois que je veux me dresser contre un certain type de discours, très présent en Égypte et véhiculé justement par cette classe sociale. Quand on parle des problèmes de notre pays, on parle toujours de l’analphabétisme, de la pauvreté, et on accuse les pauvres d’être responsables des difficultés de l’Égypte. C’est vraiment un discours fachos. Mais le vrai problème, ce sont ces gens qui ont le pouvoir et l’argent, qui ont les moyens de réfléchir, de développer une conscience, qui ont voyagé, mais qui n’en font strictement rien. Ils sont ignares et sont vides à l’intérieur. C’est très grave car les ressources qui affluent vers eux ne sont pas utilisées, développées et partagées. On ne peut pas exiger d’un paysan qui a huit frères et sœurs, qui s’est marié à 16 ans, qui doit nourrir ses dix enfants, qui ne sait ni lire ni écrire et qui vit dans une maison à la campagne, de changer le pays. Mais celui qui a tout, qui conduit des 4x4 et ne se soucie absolument pas du monde, tandis que des centaines de milliers d’euros ont été dépensés pour qu’il évolue, voilà ce qui tire le pays vers le bas.

La bourgeoisie n’a pas du tout été mise en danger par la révolution. Comment définiriez-vous son rôle actuellement ?

Ahmed El Attar : Rien n’a changé. Les mêmes cercles sont au pouvoir. Je dis rien n’a changé, mais ce n’est pas tout à fait vrai. J’ai confiance en la nature des choses. Je crois que les changements ne peuvent se faire que par étapes : un peuple qui a été opprimé pendant soixante ans, qui n’a pas l’habitude de la liberté et de la dignité, ne va pas changer de pensée du jour au lendemain. Cela prend du temps. Mais déjà, il y a eu un début de confrontation entre les générations. Certes, la jeune génération a été

en partie enfermée, décimée, mais elle revient en force. Je pense que le monde arabe ne changera pas tant que les fils n’arriveront pas à tuer leur père comme Œdipe l’a fait. C’est ce qui s’est passé avec Moubarak, mais, comme on dit, les mauvaises habitudes ont la vie dure. Quand les Égyptiens ont élu Morsi, c’est comme s’ils avaient reproduit Moubarak, comme si Moubarak n’était qu’un nom, un personnage, et pas l’archétype.

Selon vous, la famille serait le microcosme de la société égyptienne. La démocratisation de la société ne passerait-elle que par une démocratisation de la structure très patriarcale de la famille.

Ahmed El Attar : Tout à fait. Mais je ne parle pas d’une démocratisation de la famille dans un sens littéral, car ce n’est pas la même chose – on n’élit pas son père, on ne choisit pas son père –, mais d’un réarrangement du pouvoir au sein de la famille. Le père y est omniprésent et c’est pour cela que, dans tous mes spectacles, la figure du père est centrale. Au père, on ne peut que lui dire “tu as tort, tu as merdé, casse-toi, ça suffit”. Le père, c’est le président, c’est Moubarak, c’est Morsi, c’est Sissi maintenant. Dans ma prochaine création, je veux parler de la relation à la mère. Cela s’appellera *Mama*, comme la chanson de Genesis. Dans *The Last Supper*, la mère n’est pas présente sur scène : on l’appelle tout le temps, mais elle ne vient jamais. J’essaie de comprendre les dynamiques du pouvoir au sein de la famille et de la société.

Depuis La Vie est belle ou En attendant mon oncle d’Amérique (2000), vous avez arrêté d’écrire des textes. Pourquoi ?

Ahmed El Attar : Après *La Vie est belle* ou *En attendant mon oncle d’Amérique*, j’ai arrêté d’écrire dans un sens classique et je me suis plutôt consacré à une écriture de plateau. En regardant mon travail, je me rends compte que je suis travaillé par le rapport à la langue. J’ai été élevé dans un pays du Tiers-Monde, contrôlé par des militaires qui s’habillaient en costard cravate, dans lequel règne un discours complètement mensonger, qui formate tous les esprits et est divulgué par tout le monde – parents, école, président : l’Égypte est le plus beau pays du monde. Mais lorsque l’on sort dans la rue, la réalité saute aux yeux. Quand je suis rentré en Égypte à 16 ans, après avoir passé une année en France, j’avais énormément changé et j’ai perçu tous ces discours qui façonnent la réalité égyptienne. Depuis, je ne cesse d’affronter ce rapport au discours et au mensonge dans mon travail. Avec *Maman*, je vais gagner des millions, *Othello* ou *Qui a peur de William Shakespeare ?*, j’ai récupéré des textes : des bouts de textes d’école, le serment républicain et j’ai ajouté des morceaux de textes que j’écrivais, comme si je ne voulais plus de la fiction, comme si je voulais recomposer les histoires par d’autres bouts d’histoires.

The Last Supper marque votre retour au texte. D'où est née l'envie de vous confronter à nouveau à l'écriture d'un texte théâtral ?

Ahmed El Attar : Je ne peux pas dire. Après la Révolution, on pensait tous que tout allait changer. Je me souviens d'une conversation téléphonique que j'ai eue avec Hassan Khan, mon grand ami et collaborateur, après le départ de Moubarak. Je lui disais : mais qu'est-ce qu'on va faire ? Je ne me considère pas comme un militant, mais je me nourris de cette situation politique. Quand j'attaque la famille, j'attaque la société ; j'attaque le père, j'attaque le président. Six mois plus tard, je me suis effectivement rendu compte que tout restait à faire. On a changé de façade, mais les questions de fond restent entières. J'étais choqué de voir que la bourgeoisie égyptienne n'était jamais affectée : le monde peut s'écrouler, changer, ces gens continuent à vivre comme si de rien n'était. C'est de ce sentiment qu'est né *The Last Supper*, que j'ai mis un an à écrire. Dans ce projet, je confronte les spectateurs à un texte qui n'a aucun sens. Les gens sur scène parlent, rient, pleurent, il y a des moments d'émotion très forts, mais si on écoute vraiment ce qu'ils disent, il n'y a aucun sens à tout ça. Pour cette création, j'ai relu Tchekhov, car je sentais que j'allais y trouver quelque chose qui m'intéresse : des gens qui ne parlent pour ne rien dire, mais qui reflètent un état de décrépitude de la société. Je travaille à partir de sujets dits "d'actualité" - pas l'actualité dans le sens de la Révolution, mais des choses que je connais et qui font partie du monde de la bourgeoisie.

Vous dites que vos personnages disposent d'une relative autonomie par rapport au texte que vous avez écrit. Qu'est-ce que ça veut dire plus concrètement ?

Ahmed El Attar : Quand je commence à répéter avec les acteurs, je n'utilise pas le texte. Ce qui m'intéresse, c'est de créer avec eux des personnages qui ne sont pas attachés au texte. Pendant deux-trois mois, on se concentre sur des exercices d'improvisation, non pas pour en faire émerger un texte, mais pour travailler la concentration et l'énergie. J'ai développé cette méthode au contact de Jean-Michel Bruyère, qui a énormément influencé mon travail. J'utilise ces outils pour créer un ensemble d'acteurs qui sont capables d'être sur scène pendant de longues périodes sans n'avoir rien à dire. Dans le spectacle, il y a des personnages qui ne parlent pas du tout, mais qui sont présents, qui ont des choses à faire. Je cherche quelque chose d'organique.

Quelle est la signification du titre, The Last Supper, qui évoque la Cène ?

Ahmed El Attar : Je ne sais pas pourquoi, mais, en commençant le spectacle, j'avais en tête l'image de la Cène. Peut-être aussi parce qu'il y a la dimension de la trahison, qui plane sur le tableau du dernier repas du Christ avec ses disciples. Dans mon esprit, la confrontation de Judas et du Christ, c'est un peu la confrontation du fils aîné et

de son père. Pour moi, Judas n'est pas juste un traître ; c'est quelqu'un qui a affronté le Christ. Oui, il l'a vendu, mais il ne lui a pas obéi. Mais tout ça n'apparaît absolument pas dans le spectacle. J'ai choisi l'image de la Cène dans mon spectacle, non pas pour faire référence à une symbolique religieuse, mais pour me réapproprier sa signification à travers le thème de la famille que je choisis d'aborder. L'idée n'est pas d'évoquer une culture chrétienne – ou musulmane d'ailleurs- mais plutôt d'en utiliser les images, les symboles. J'ai volé cette image et j'ai laissé sa signification de côté. Le père, ce n'est pas le Christ non plus : c'est un petit gros avec un cigare, qui rigole et qui parle tout le temps d'argent.

Y a-t-il des confrontations sociales ?

Ahmed El Attar : Bien sûr. Les deux sujets qui m'intéressent sont la place du père dans la famille et le rapport entre maître et serviteur. L'Égypte est un pays de classes. Chez nous, le racisme est un racisme de classes qui est très apparent, mais aussi très subtil. On porte sa classe sociale en sortant de chez soi. Elle est présente dans la façon dont on parle aux gens, dont on s'habille, dont les individus se regardent.

Comment ce spectacle a été reçu dans votre pays ?

Ahmed El Attar : Très bien. Il y a plusieurs niveaux de réception. Les gens ont beaucoup ri au début, mais beaucoup moins à la fin. On s'amuse beaucoup, mais en fait ce n'est pas si drôle car les gens se reconnaissent. Les jeunes sont ravis car, d'une certaine façon, je dis ce qu'ils ont envie de dire. D'autres ont été, j'imagine, confrontés à leur propre vie. Certains ont compris, d'autres non.

Propos recueillis par Marion Siéfert

BIOGRAPHIE

AHMED EL ATTAR

Ahmed El Attar est metteur en scène, traducteur, et auteur dramatique.

Il est le fondateur et le directeur général de Studio Emad Eddin Foundation ; un projet unique offrant des espaces de répétitions et de formation à des artistes indépendants dans le domaine des arts vivants en Egypte. Il est également le fondateur et le directeur artistique d'Orient Productions, de Temple Independent Theater Company, du Downtown Contemporary Arts Festival (D-CAF) et est le directeur artistique du Théâtre Falaki au Caire.

Ahmed El Attar est diplômé d'une licence en Théâtre (1992) de l'Université américaine du Caire, et d'un Master en arts et gestion culturelle de Paris III Sorbonne Nouvelle (2001). En 2009, il obtient la bourse Chevening et suit le Programme Clore pour la formation des directeurs culturels (Royaume-Uni). Il est également en résidence à la fondation CEC Artslink (Etats-Unis) en 2013. Actuellement, il fait partie des directeurs exécutifs du programme National Arts Strategies (NAS) (Etats-Unis ; 2014 -2015).

Son œuvre théâtrale comprend: *La vie est belle ou en attendant mon oncle d'Amérique* (2000); *Maman, je veux gagner des millions* (2004) ; *F**K Darwin ou comment j'ai appris à aimer le socialisme* (2007) ; *De l'importance d'être un arabe* (2009). Ses créations ont été présentées en Egypte, au Liban, en Jordanie, en Suède, au Portugal, en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas, en France, en Suisse, en Italie, en Croatie, au Monténégro, au Royaume-Uni et aux Emirats Arabes Unis.

*F**K Darwin ou comment j'ai appris à aimer le socialisme* voit le prix du meilleur acteur décerné à Sayed Ragab - collaborateur de longue date- au cours de la 22ème édition du Festival international de théâtre expérimental du Caire. Ahmed El Attar a été choisi par l'édition arabe de Newsweek (26/04/2005) comme l'une des 42 personnalités dont l'influence a produit des changements significatifs dans le monde arabe. En janvier 2010, il reçoit le prix du meilleur texte dramatique pour sa pièce *La vie est belle ou en attendant mon oncle d'Amérique*, décerné par la Fondation Sawiris pour le développement social. En 2013, il reçoit le prix des pionniers d'Egypte décerné par la fondation Synergos (USA).

www.shargahart.org



44^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
2015

9 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com